

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Vie et mort d'un critique

Lise Bissonnette, *Choses crues*, Montréal, Boréal, 1995, 144 p., 16,95 \$.

Francine Bordeleau

Number 78, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38537ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bordeleau, F. (1995). Review of [Vie et mort d'un critique / Lise Bissonnette, *Choses crues*, Montréal, Boréal, 1995, 144 p., 16,95 \$.] *Lettres québécoises*, (78), 19–20.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Vie et mort d'un critique

La directrice du *Devoir* s'est métamorphosée en romancière au sang froid pour livrer, au moyen d'une écriture qui cultive la précision et parfois la préciosité, les clefs de l'existence splendide et misérable d'un critique d'art.

ROMAN
Francine Bordeleau



UN DEUXIÈME ROMAN. DIANTRE ! Lise Bissonnette aurait-elle en tête, peut-être stimulée par ces artistes qu'elle se plaît à côtoyer, de poursuivre une œuvre, de créer un monde ? Encore qu'il ne s'agisse pas tant, ici, de création que de reconstitution d'un monde : celui, plus précisément, des intellectuels montréalais nés vers 1945.

Posture et imposture

En se démocratisant, l'université a permis que de petits snobinards du savoir proviennent aussi de milieux populaires. Ainsi en est-il du personnage central de *Choses crues* — François Dubeau, historien de l'art et critique célèbre —, enfant sans père, comme on le disait à l'époque, né rue de Mentana, dans l'est de Montréal. Et voilà la mère qui épouse un avocat cancéreux, ce qui lui permettra de s'élever jusqu'à Outremont, d'acquérir des manières raffinées et de faire un héritage. Et voilà le fils qui s'instruit. À l'université, il écrit dans le *Quartier latin*, puis dans l'unique revue d'arts visuels de la métropole. S'occupe à une thèse qui, à défaut de proposer de nouvelles avenues critiques, entend «nier l'inspiration comme genèse de l'œuvre d'art». Se retrouve à l'Université du Québec à Montréal, alors institution naissante qui «embauchait les professeurs au même rythme que les commis». Est envoyé par sa revue à Saint-Paul-de-Vence, qui «n'était pas encore devenue un centre commercial pour herbes et céramiques».

En son été français — la «ligne européenne» qui donne tout son poids à un *curriculum vitae* —, le prosélyte rencontre le grand critique italien Bruno Farinacci-Lepore. Il en devient l'éphémère amant, ce qui semble un bon moyen de se faire un nom, et lui dérobe au passage quelques idées fameuses. Dubeau s'installe ainsi dans une notoriété et une autorité que nul ne songera à lui contester.

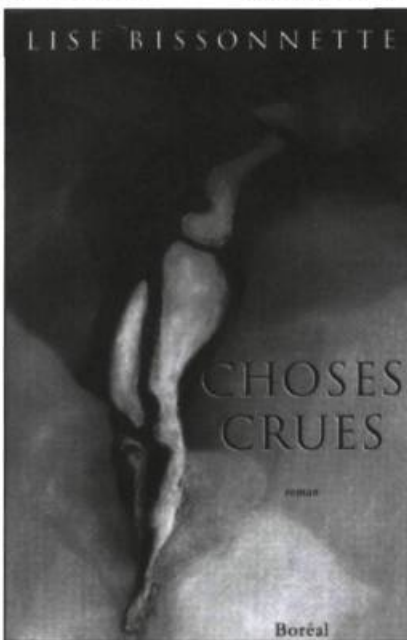
Il n'est rien que le critique, que l'on retrouve en fondateur de la

revue *Parallèle* — clin d'œil assez transparent à *Parachute*, revue d'art contemporain que l'auteure connaît bien —, puis en directeur du «Centre multidisciplinaire de recherches en esthétiques contemporaines», ne doive à Farinacci-Lepore. Jusqu'à sa mort que lui léguera, lors d'une ultime étreinte, l'Italien qui se sait atteint de ce

qu'on appelle encore «cancer gay».

Au début du récit, Dubeau, à la veille de mourir, prépare deux écrits. Le premier, destiné à *Parallèle*, sera sa dernière fumisterie. Le critique y invente de toutes pièces un artiste mexicain : Carlos Morales, moine et grand amateur de femmes, ayant vécu au XVII^e siècle et théoricien à qui l'on devrait la «prescience» du concept moderne d'installation. «La tromperie finale», «un ultime mensonge, qui confirmerait le néant pour lui seul», comme un pendant à «l'insignifiance d'avoir vécu». Le second est une lettre adressée à Marie (celle du premier roman de M^{me} Bissonnette). Par cette lettre, qui occupe les deux tiers du roman, François Dubeau veut dévoiler la grande imposture que fut sa vie. C'est ici que l'on apprend son amour pour Marie — amour hétérosexuel caché, alors que ses liaisons homosexuelles étaient ostensiblement connues —, ses origines, ses «emprunts» théoriques à Farinacci-Lepore, son côté parvenu...

On sera peut-être tenté de comparer *Choses crues* à *Homme invisible à la fenêtre* de Monique Proulx, les deux romans abordant un thème similaire (l'art). Mais rien ne ressemble moins à un texte de Bissonnette qu'un texte de Proulx. Et pas seulement parce que la première privilégie le point de vue du critique quand la seconde fait parler l'artiste. Transformée en écrivaine, la directrice du *Devoir* évoquerait plutôt le personnage qu'incarnait Paule Baillargeon dans *Le chant des sirènes*, un film de la Canadienne anglaise Patricia Rozema tourné vers la fin des années quatre-vingt. Cette propriétaire de galerie très chic, très branchée et très snob, qui ne jurait que par l'art



Prix littéraires du Gouverneur général de 1995

Le Conseil des Arts du Canada demande aux éditeurs de livres de littérature générale en première édition, dont les auteurs, illustrateurs ou traducteurs sont des citoyens canadiens ou des résidents permanents du Canada, de lui soumettre les titres publiés depuis le 1^{er} septembre 1994 en vue de l'attribution des Prix littéraires du Gouverneur général de 1995. Dans le cas de la traduction, l'oeuvre originale doit aussi être d'un auteur canadien.

La date limite de réception au Conseil est le **31 août 1995** (pour les livres et les épreuves reliées). **Les ouvrages soumis sous forme d'épreuves** doivent absolument paraître avant le **30 septembre 1995**.

Les livres soumis en 4 exemplaires doivent être accompagnés du formulaire d'inscription qu'on se procure au :
Service des lettres et de l'édition
Conseil des Arts du Canada
350, rue Albert
Case postale 1047
Ottawa (Ontario)
K1P 5V8
Téléphone : 1-800-263-5588, poste 4576,
ou (613) 566-4376
Télécopieur : (613) 566-4410

La liste des finalistes sera annoncée à la fin d'octobre. Seront également publiées alors les listes, par catégorie, de tous les titres candidats aux Prix.

Les Prix littéraires du Gouverneur général, d'une valeur de 10 000 \$, sont décernés tous les ans aux meilleurs ouvrages en langue française et en langue anglaise de chacune des sept catégories suivantes : romans et nouvelles, études et essais, poésie, théâtre, littérature de jeunesse (texte), littérature de jeunesse (illustrations) et traduction.



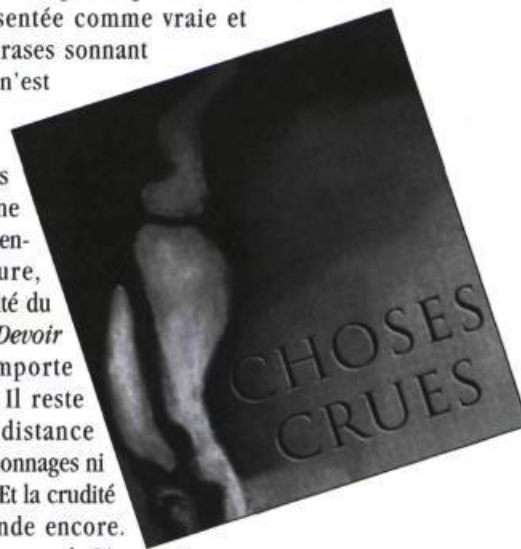
Conseil des Arts du Canada
The Canada Council

conceptuel et son épure, pour qui l'art était une manière d'ascétisme, s'était mise à peindre : des tableaux... entièrement blancs (!) dont les critiques vantèrent, à coups de superlatifs, la luminosité.

L'écriture de Lise Bissonnette, on l'imagine contrôlée, précise et synthétique. Préjugé que *Choses crues* — l'épithète, volontairement ambiguë, doit être entendue dans ses deux sens de croyance et de crudité — ne dément pas. Tout, dans ce récit qui dresse en moins de cent quarante pages un portrait d'intellectuel s'étendant sur deux décennies, semble le produit d'une intelligence froide et rigoureuse. Faut-il le déplorer ? Plutôt que de brûler en des pages baroques et passionnées, comme le sujet l'eût permis et comme l'a superbement fait un Patrick Grainville avec *L'atelier du peintre* (Seuil, 1988), l'auteure pratique une écriture resserrée et assurée.

Il y a bien çà et là quelques clichés dans l'expression : la « lumière tremblée », « des sueurs à boire avant de couler », « j'ai coulé chaud et froid », « je m'y suis plié [...] en ne sachant plus qui j'étais »... On s'étonne, parce qu'on la sait douée, parce qu'on sait qu'elle se sait douée, de prendre Lise Bissonnette en flagrant délit d'insignifiance. De même, la description des amours de François et de Marie n'est guère convaincante : cette plume mordante et raffinée est mieux faite pour les mots de l'imposture que pour ceux de la tendresse ou de la vérité. Mais comment aime-t-on, dans ce monde de l'esthétisme bourgeois, dans ce monde plus snob que critique ? Aime-t-on, seulement ? D'une certaine manière, Lise Bissonnette répond, qui réserve à la seule liaison qui soit présentée comme vraie et désintéressée des phrases sonnantes faux et creux. Et ça n'est pas là, hélas ! un procédé littéraire.

Il y a donc quelques clichés, mais aussi une évidente volonté d'exigence. Force de l'écriture, maîtrise du récit, qualité du style : la directrice du *Devoir* ne propose pas n'importe quoi à son lectorat. Il reste qu'un froid, une distance demeurent ; ni les personnages ni le propos n'émeuvent. Et la crudité eût pu être plus grande encore. Mais il n'appartient pas à Lise Bissonnette, sans doute, de vraiment critiquer ce monde qui, en définitive, est le sien.



Lise
Bissonnette